Abdul-Hamid II : les progrès de la Turquie. son avenir et la science dans l'islamisme / Pierre Baudin

Source gallica.bnf.fr / Institut français d'études byzantines

(BnF Gallica

Baudin, Pierre (18..-18.. ; libraire à Istanbul). Auteur du texte. Abdul-Hamid II : les progrès de la Turquie. son avenir et la science dans l'islamisme / Pierre Baudin. 1891.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

ABDUL-HAMID II

Source gallica.bnf.fr / Institut français d'études byzantines

PARAITRA SOUS PEU DU MÊME AUTEUR :

VINGT-DEUX MOIS

A BITLIS

OU LA VÉRITÉ SUR LES AFFAIRES D'ARMÉNIE

AVEC NOTES DE VOYAGE, DOCUMENTS DIPLOMATIQUES, LETTRES, TÉLÉGRAMMES OFFICIELS, etc., etc.

ABDUL-HAMID II

LES PROGRÈS DE LA TURQUIE SON AVENIR ET LA SCIENCE DANS L'ISLAMISME

PAR

P. BAUDIN

PARIS
G. ROUGIER, Imprimeur
11, rue du Regard, 11

1891

343
I

I

Depuis que la Turquie, un moment arrêtée dans la voie du progrès par un obscurantisme outré, est résolument entrée dans les idées modernes, l'Europe entière suit attentivement la marche ascendante de notre pays sous le règne glorieux d'Abdul Hamid II.

En effet, depuis l'avènement au trône de notre souverain bien-aimé, la Turquie, comme le lui indique du reste le Coran, marche à pas de géant vers les institutions utiles au bien-être moral et matériel de son peuple.

Le temps est proche où nous pourrons rivaliser avec les puissances occidentales, tant sous le rapport économique, industriel, commercial et militaire, que sous le rapport du développement général de l'instruction publique.

On ne nous accusera plus alors, comme on l'a fait jadis, et comme essaient de le faire encore aujourd'hui quelques dénigreurs systématiques ou salariés, de nous opposer à l'application des institutions moder-

nes, sous le puéril prétexte que la religion musulmane est une barrière au progrès.

Le Prophète n'a-t-il pas dit :

« *Les Savants sont les héritiers des prophètes ;* »

« *Les Savants sur la terre sont comme les étoiles au ciel ;* »

« *Le savoir est le fils immortel de l'homme ;* »

« *Acquérir la science est le devoir de tout musulman ;* »

« *La science est la vie du cœur et le flambeau des yeux ;* »

« *Il faut acquérir la science même en Chine ;* »

Ne lisons-nous pas dans le Coran :

« Est-ce que ceux qui savent et ceux qui ne savent pas peuvent être égaux? »

Le Sultan qui règne à Constantinople sait tout cela ; c'est pourquoi le Monarque que l'Europe entière admire veut que tous ses sujets, quelles que soient leurs croyances, bénéficient des progrès qui nous arrivent de tous les points du monde et concourent, dans la mesure de leurs moyens, au développement des institutions modernes dans son vaste empire.

Abdul-Hamid n'a-t-il pas été un des premiers à souscrire à la fondation de l'institut Pasteur ?

Aujourd'hui, ce monarque éclairé

n'a-t-il pas été un des premiers encore à envoyer des médecins de croyance quand on a parlé avec fracas de la méthode du docteur Koch ?

Depuis quelques années, de nombreuses écoles ne sont-elles pas créées dans les principaux centres de l'Empire ?

Les chemins de fer d'Europe et les chemins de fer qui sillonneront sous peu les grandes voies d'Asie, ne sont-ils point dûs à l'initiative du souverain ?

La concession des quais de Constantinople, ce projet grandiose, donnée à une compagnie française, malgré l'opposition des intéressés, est l'expression de la volonté souveraine qui s'intéresse à tout ce qui touche à

la prospérité et à l'amélioration du pays.

Le maintien du Lycée de Galata-Séraï est dû à l'amour du développement de l'instruction dont notre sultan est animé.

Les nombreuses institutions auxquelles Sa majesté a donné Son appui éclairé, et qu'il serait trop long d'énumérer ici, prouvent surabondamment la constante préoccupation du Souverain de rendre prospères ses Etats et glorieux Son règne.

De graves questions politiques, bien faites pour troubler la tranquillité européenne, ont été réglées par la sagesse et l'habileté de notre Monarque, à la grande satisfaction des diplomates consommés de la vieille

Europe, heureux d'échapper aux dangers qu'ils avaient fait naître dans leur folle ambition.

La réorganisation de l'armée est l'œuvre entière de notre prévoyant Monarque ; aussi son prestige est grand partout.

Aujourd'hui que s'est affaibli le sentiment religieux de la vieille Europe, le Kalife exerce une influence plus réelle sur plus de deux cent cinquante millions de musulmans que d'autres pouvoirs religieux sur le monde chrétien.

De même que Rome est la capitale du Catholicisme, de même Stamboul est la capitale de l'Islamisme.

Pour qui observe, il suffit d'assister à la prière des musulmans pour com-

prendre la force de l'Islamisme. Sans distinction de naissance, de fortune ou de rang, au moment de la prière, les croyants se rangent en ligne, le maître à côté du serviteur, l'employé à côté du Vizir, le simple soldat à côté du général et tous, dans une pensée commune, sans préoccupations des choses terrestres, sans faste, sans habits somptueux, sans insignes distinctifs extérieurs, invoquent un Dieu unique :

Allah Ekber.

Ceci exposé, examinons avant d'aller plus loin dans notre étude ce qu'a été autrefois la science dans l'Islamisme.

Albirouni porta la lumière de la science jusque dans l'Hindoustan.

Vassir-Edin-Tousi reçut les fonds nécessaires pour construire un observatoire à Maréga.

Kublaï, frère de Houl-Oglou, étant devenu empereur de Chine, introduisit la science dans sa nouvelle patrie.

L'académie de Bokhara était célèbre par ses travaux.

Orkhan se déclara le protecteur du poète Hafiz.

Mahmoud-Pacha, grand-vizir de Mohamet II, était l'ami et le protecteur des savants, des poètes et des artistes. Il fonda plusieurs bibliothèques et un grand nombre d'écoles.

Kéduc-Hamet, également grand-vizir de Mohamet II, s'occupait avec

succès de poésie et était aussi versé dans les sciences que dans la politique. Mohamet lui-même était un homme remarquable, il parlait et écrivait plusieurs langues; l'astronomie lui était familière.

Le célèbre astronome Husseïn est fort estimé pour ses connaissances profondes.

Le grand-vizir Ali-Pacha fit venir de Perse le poète Idris pour écrire les annales de l'Empire.

L'infortuné Djem étonnait les Chevaliers de Malte et de Rhodes, par ses connaissances profondes et variées et par sa science de plusieurs langues qu'il parlait avec facilité.

Le grand Soliman a laissé des marques inoubliables de sa fécondité

scientifique. Féridoun, Moustafa, Ramzunzadé, Bergali ont fait mention de ses travaux et loué son savoir philosophique.

Le fameux Mohamed-Sokoli avait de grandes connaissances en général. Abdul-Baki, un des grands poètes, a écrit avec un remarquable talent l'Ode funèbre de Soliman.

Ibrahim, grand-vizir d'Achmet II, se rendait trois fois par semaine dans une école fondée par lui et assistait aux cours des professeurs.

Ragib, grand-vizir de Moustafa III, demanda à être enseveli dans la cour d'une bibliothèque publique qu'il avait créée à ses frais.

Dans cette cour, il avait fait construire une fontaine sur laquelle il

avait fait graver cette inscription : « Afin de désaltérer les hommes avides de sciences ».

Oloug-Beg a laissé des travaux astronomiques qui ne sont pas sans mérite.

MM. Sédillot et Duruy nous font connaître, dans leur histoire, les éléments de concours que la civilisation musulmane a fournis à la loi du progrès.

En astronomie, le mouvement de l'apogée du soleil, l'excentricité de l'orbite de cet astre, une détermination remarquablement plus exacte de la durée de l'année, la constatation de la diminution progressive de l'obliquité de l'écliptique, la découverte des irrégularités de la plus grande

latitude de la lune, la détermination de la troisième inégalité lunaire, l'invention du mural, du gnomon à trou, du pendule, etc. etc. etc.

En géographie mathématique, la révision de l'Almageste de Ptolémée, la mesure d'un degré du méridien, la construction des tables géographiques, etc. etc.

En mathématiques, l'introduction des tangentes dans les calculs trigonométriques, la substitution des sinus aux cordes, l'application de l'algèbre à la géométrie, la résolution des équations cubiques, etc. etc. etc.

En chimie, la composition de l'acide sulfurique, de l'acide nitrique et de l'eau régale, la préparation du mercure et d'autres oxydes de métaux.

En botanique, la découverte de deux mille plantes ajoutées à l'herbier de Dioscoride, la découverte de la fécondité sexuelle des plantes, la création de jardins botaniques, etc.

En médecine, l'application du séton, l'usage de la rhubarbe, de la pulpe, du tamarin, de la manne, de la feuille de séné, du camphre, l'emploi du sucre de préférence au miel pour la composition des juleps, les poisons, etc. etc. etc.

En agriculture, l'usage des assolements, des drainages, l'invention des norias.

En zoologie, une histoire des animaux, la création de jardins zoologiques.

Le riz, le coton, le mûrier, la canne

à sucre, le palmier, le pistachier, la rose du Japon, le camélia rouge et blanc, l'asperge ont été introduits en Europe par l'Islamisme.

L'art de tremper l'acier, le tissage de la soie, l'art de forger le fer, la fabrication des instruments d'optique, les moulins à vent ont été introduits en Europe après avoir été connus en Orient.

L'architecture arabe est remarquable dans son ensemble ; la forme des arcs avec leur complication de courbes variées, l'arc en ogive, les mosaïques, les faïences, les armements font l'admiration de nos architectes.

Les mosquées de Damas, du Caire, de Cordoue sont des monuments qui

ont servi de modèles aux artistes d'Europe.

Le commerce était prospère aux siècles passés. D'innombrables caravanes échangeaient les produits de l'Inde et de la Chine contre ceux de l'Afrique, de la Sicile et de l'Espagne.

Le sucre, le safran, le riz, le coton, les peaux, l'ivoire, la poudre d'or, les armes de Damas et de Tolède, les marocains de Cordoue, les draps bleus et verts de Cuenza, les cuirs, les étoffes et les tapis de Perse, le thé, les soieries de Chine, les draperies de Cachemire, les tissus de Mossoul, les drogues médicinales faisaient l'objet d'un grand trafic.

Le Coran recommande le travail, le

commerce, l'industrie comme agréables à Dieu ; aussi toutes les classes de la société, sans distinction, se faisaient un devoir d'apporter une pierre à l'édifice social, et la prospérité était grande partout.

Les gouverneurs de provinces, les généraux, les grands de la nation ne dédaignaient pas de s'occuper de travaux manuels.

Duruy dit, dans son histoire, que de nombreux étudiants venaient de toutes les parties du monde apprendre la science dans les écoles musulmanes à Tolède.

L'Afrique et l'Orient rivalisèrent avec l'Espagne : Ceuta, Caïrowan, Alger, Tunis, Tripoli, étaient les centres de l'instruction.

Les philosophes, les commentateurs, les jurisconsultes, les grammairiens, les rhéteurs, les poètes, les fabulistes, les chansonniers étaient innombrables partout.

Almamoun remplit le IXe siècle de son nom.

Avicenne, médecin astronome à Bokhara et Ebn-Jounis, inventeurs du pendule et du gnomon à trou, au Caire, tiennent une place fort honorable dans le Xe siècle.

Djelal-Edin-Mélik Dchah, le Sultan Seldjoukide, Fathaben-Nagebah sont connus par leurs travaux mentionnés dans les annales du XIe siècle.

Abou-Amifah, auteurs des tables astronomiques, Aboul-Hasson, astronome et géographe, Nossie-Eedin-

Toussi, auteur des tables Ilkhanniennes, Gazzili, poète, sont la gloire de leur temps.

Ebn-Schutin, qui perfectionna les tables astronomiques de ses devanciers; Tamerlan, qui fonda une Académie des sciences à Samarcande; Alboufada, historien remarquable; Schah-Rokh, fils de Tamerlan, qui transporta la science à Hérat; Mahrrizzi, auteur d'une histoire des Mamelouks et d'un dictionnaire historique; le Tartare Oloug-Beg, petit-fils de Tamerlan, fondateur d'un observatoire à Samarcande; Ali-Soïouthi, auteur d'une histoire de l'Egypte; Khoudémir, auteur d'un abrégé de l'histoire, où se trouve la preuve de l'usage du papier-monnaie parmi les

musulmans, prouvent combien ils avaient à cœur de répandre la lumière autour d'eux.

Au XVIIe siècle, Katio-Tchélébi publia son traité de géographie, œuvre remarquable à tous les points de vue.

Maser-Djaivah, médecin du Kalife Moawia, se distingua comme poète, comme critique et comme philosophe.

Kalid traduisit plusieurs ouvrages grecs.

Haroun, médecin d'Alexandrie, dont les Pandectes sont malheureusement perdues pour nous, passe pour avoir le premier décrit la petite vérole et indiqué la manière de la traiter.

Isaac-ben-Emram écrivit un traité sur les empoisonnements et leurs symptômes, et d'autres médecins marchèrent sur ses traces.

Le Kalife Al-Raschid, qui avait des envoyés Juifs à la cour de Charlemagne, donna à ce monarque un exemple dont celui-ci s'empressa de profiter : il prit sous sa protection le collège médical de Djoudèsabour, et fonda une Université à Bagdad ; il interdit l'exercice de la médecine à tous ceux qui n'avaient pas subit un examen satisfaisant devant une de ces facultés.

Dans tout l'Orient, la théorie médicale théologique tendait rapidement à être universellement répudiée. L'école de Bagdad comptait au nom-

bre de ses professeurs le célèbre Josué Ben-Nun ; toute cette école travaillait activement à la traduction des ouvrages grecs et arabes, et ses travaux embrassaient, non seulement la profession médicale, mais toute la littérature. C'est ainsi que furent sauvés les écrits d'Aristote et de Platon. Presque chaque jour, dit-on, des chameaux chargés de livres franchissaient les portes de Bagdad.

L'Empereur Michel fut forcé par un traité de fournir des ouvrages grecs.

Toute cette activité ne pouvait avoir d'autres résultats que la diffusion des lumières.

Des écoles s'élevèrent à Bassora, à Ispahan, à Samarcande, à Fez, à

Maroc, en Sicile, à Cordoue, à Séville et à Grenade.

Le surnaturel a toujours eu un grand charme pour l'homme ; aussi est-ce avec avidité que les Arabes reçurent de leurs devanciers ces interprétations mystiques mêlées à des connaissances exactes. Bien loin de se trouver satisfaits de la science qu'ils avaient acquise, ils travaillaient aussitôt à la perfectionner. Ils soumirent toutes les substances à toutes les opérations imaginables et perfectionnèrent considérablement les procédés d'expérimentation essayés avant eux. En soumettant certains corps à l'action du feu, ils parvinrent à en extraire des corps plus purs qui semblaient retenir concentrés en eux toutes les

propriétés appartenant aux substances dont ils avaient été tirés. Ces essences se dégageaient souvent sans que l'œil pût les discerner ; souvent elles faisaient éclater les récipients les plus solides et quelquefois disparaissaient dans une explosion ou s'enflammaient: on en concluait que c'était l'esprit intérieur ou l'âme du corps soumis au feu qui s'en trouvait chassée. C'est ainsi que les Arabes obtinrent l'esprit de vin, l'esprit de sel, l'esprit de nitre. Le commerce a conservé ces termes, bien qu'ils aient maintenant perdu leur signification primitive.

En même temps que les Arabes étaient entraînés vers l'alchimie, leurs recherches les poussaient à obtenir

une panacée universelle, ou élixir qui guérît tous les maux. Pendant des siècles, les expérimentateurs avaient mis la nature à contribution, traitant toutes les substances, depuis les fleurs jaunes consacrées au soleil, jusqu'à l'or qui est son emblème et son représentant sur la terre. Les Arabes désignèrent sous le nom d'alambic, nom que nous lui conservons encore aujourd'hui, l'appareil qui servait à distiller les liquides.

Zosine le Panopolitain avait décrit autrefois le procédé de distillation par lequel on purifiait les eaux. Son traité sur les vertus et la composition des eaux est fort curieux à consulter, à cause des idées émises sur

la forme fantastique du liquide en ébullition.

De toutes ces recherches, il est résulté de grands progrès au point de vue scientifique.

La découverte des acides forts marque le vrai commencement de la chimie ; au point de vue politique, l'invention de la poudre à canon révolutionna le monde. On connaissait déjà plusieurs mélanges explosifs. Le feu automatique s'obtenait en mélangeant en parties égales du soufre, du salpêtre, du sulfate d'antimoine réduits en poudre très fine, du suc de sycomore noir et de l'asphalte liquide, avec addition d'une partie de chaux vive. Il était expressément recommandé de tenir ce mélange à

l'abri des rayons du soleil qui le mettaient instantanément en feu. Quant au feu liquide ou feu grégeois, nous n'en connaissons pas la composition, qui était gardée à Constantinople comme un secret d'Etat.

Parmi les alchimistes arabes, on peut citer El-Rassi, Ebid-Durr, Djafar ou Geber, Toghragé qui écrivit un poème sur l'Alchimie, et Dschilnégi, dont l'un des ouvrages porte le titre significatif de la « Lanterne. »

La définition que quelques-uns donnent à l'alchimie mérite d'être remarquée : ils la nomment la science de la balance de la pesanteur, la science de la combustion.

Arrêtons-nous un instant à l'un d'eux, Djafar, dont nous avons déjà

parlé dans la première partie de notre travail. Il vivait vers la fin du huitième siècle ; Rhazès, Avicenne et Kalid, les trois grands médecins arabes, l'honoraient comme leur maître. Son nom est resté célèbre dans les annales de la chimie, où il marqua une époque d'une importance égale à celle de Priesley et de Lavoisier.

Il est le premier qui décrivit l'acide nitrique et l'eau régale. Avant lui, on ne connaissait pas d'acide plus fort que le vinaigre concentré.

Nous ne pouvons concevoir la chimie sans acide ; aussi Roger Bacon a-t-il raison de parler de Djafar comme du « Magister Magistrorum ».

Il n'est pas sans intérêt de donner la liste des ouvrages publiés par Avi-

cenne, dont nous avons déjà parlé.

1° *Sur l'utilite et les avantages des sciences*;

2° *De la santé et des remèdes;*

3° *Canon de médecine;*

4° *Sur les observations astronomiques;*

5° *Théorèmes mathématiques*;

6° *Sur la langue arabe et ses propriétés;*

7° *Sur l'origine de l'âme et la resurrection du corps;*

8° *Sur les lignes parallèles tracées sur la sphère;*

9° *Un abrégé d'Euclide*;

10° *Sur le fini et l'infini*;

11° *Sur la physique et la métaphysique*;

12° *Une encyclopédie des connaissances humaines, en vingt volumes.*

C'est assez pour exciter notre attention quand nous songeons dans quel état était alors l'Europe.

Les Arabes cultivaient et créaient même la science, alors que l'Europe était à peine plus civilisée que l'est aujourd'hui la Cafrerie. Les triomphes qu'ils remportèrent en philosophie, en mathématiques et en médecine devaient être plus glorieux, plus durables et, par conséquent, plus importants que ne l'avaient été leurs succès militaires.

II

Les Mahométans d'Espagne avaient apporté avec eux tout le luxe et tout le faste de l'Asie. Leurs demeures se profilaient sous la voûte bleue du ciel ou se cachaient au milieu des bois. On y voyait des balcons de marbre poli, des jardins suspendus où fleurissait l'oranger, des retraites ombragées qui invitaient au sommeil

pendant la chaleur du jour ; ici, une fontaine d'eau limpide ; là, des mosaïques qui réjouissaient la vue ; des appartements où, en été, des appareils de ventilation envoyaient l'air pur des jardins à fleurs ; en hiver, des conduits en terre cachés dans les murs y apportaient l'atmosphère chaude et parfumée qu'exhalait l'hypocauste placé sous les voûtes de l'étage inférieur.

Les meubles étaient de bois de santal et de citronnier, incrustés de nacre, de perles, d'ivoire et d'argent, ou enrichis d'ornements en or et malachite. Partout entassés dans un ordre artistique, des vases de cristal de roche, des porcelaines chinoises et des tables de mosaïque.

Rien n'était négligé pour la propreté, l'occupation et l'amusement des habitants.

Aucune nation n'a surpassé les Arabes d'Espagne dans l'art des jardins d'agrément.

C'est aux Arabes que nous devons nos habitudes de confort. La propreté était pour eux un devoir religieux; ils poussaient le luxe de la propreté jusqu'à changer plusieurs fois par jour de vêtements. Des conduits de métal amenaient dans des bassins de marbre l'eau froide ou chaude suivant la saison; dans des niches où l'on pouvait à volonté diriger un courant d'air étaient suspendus des alcarazas. Il y avait des galeries chuchotantes pour amuser les femmes; des laby-

rinthes et des cours pavées pour les enfants ; pour le maître, de vastes bibliothèques. Celle du Kalife Al-Haken était si considérable que le catalogue seul remplissait quarante volumes. Il avait aussi des salles pour la transcription, la reliure et l'ornementation des livres.

Les Kalifes, en Espagne comme en Asie, se faisaient gloire de posséder des merveilles calligraphiques et des manuscrits splendidement illustrés, comme plus tard les Papes, les chefs-d'œuvre de la sculpture et de la peinture.

Les Kalifes d'occident, dans les encouragements qu'ils donnèrent à la littérature, adoptèrent les principes d'Ali, le quatrième successeur de Ma-

homet. Ils établirent des bibliothèques dans les villes principales ; on n'en comptait pas moins de soixante-dix en Espagne.

A chaque mosquée était attachée une école publique, où les enfants des pauvres apprenaient à lire, à écrire et à connaître les préceptes du Coran. Pour ceux des classes aisées, il y avait des académies, ordinairement composées de vingt-cinq ou trente divisions, qui recevaient chacune quatre étudiants ; chaque académie était sous la direction d'un recteur. A Cordoue, à Grenade, et dans quelques autres grandes cités se trouvaient des universités à la tête desquelles étaient souvent des Juifs ; les Mahométans avaient pour maxime

que le savoir d'un homme importe plus au public que la nature particulière de ses opinions religieuses.

Ils suivaient en cela l'exemple du Kalife asiatique Haroun-al-Raschid, qui avait confié la surintendance de ses écoles au Nestorien Masué. Les idées libérales des Mahométans formaient un contraste singulier avec l'intolérance qui régnait alors en Europe.

De notre temps ces idées sont maintenues chez les musulmans éclairés. Le lycée impérial ottoman est dirigé par un chrétien européen, l'école des mines et forêts par un chrétien indigène, et dans toutes les grandes écoles on trouve des professeurs de toutes les nationalités, comme on trouve

aussi aujourd'hui, dans les grandes familles musulmanes de la capitale, des professeurs de croyances diverses.

On peut, il est vrai, se demander si, à cette époque, il existait en Europe une nation assez avancée pour pouvoir marcher sur les traces des Arabes.

Dans leurs universités, les professeurs de littérature interprétaient les ouvrages arabes classiques; d'autres enseignaient la rhétorique, la composition, les mathématiques, l'astronomie et les autres sciences.

Nous avons conservé dans nos établissements d'instruction publique la plupart des usages des universités arabes. A côté de ces écoles où se donnait l'instruction générale, ils

avaient aussi des écoles de médecine.

Les Arabes vantaient, et peut-être non sans raison, leur langue comme la plus parfaite de toutes les langues parlées par la race humaine.

Mahomet lui-même, chaque fois qu'on lui demandait un miracle comme preuve de l'authenticité de sa mission, alléguait invariablement la composition du Coran, et son incomparable excellence.

Les Moslens orthodoxes (les Moslens sont ceux qui se soumettent avec résignation à la volonté divine) se plaisaient à répéter qu'en effet chaque page du Coran était un prodigieux miracle. Il n'est donc point surprenant que dans les écoles arabes une

grande importance ait été attachée à l'étude de cette langue et qu'elles aient produit un si grand nombre de grammairiens célèbres.

Ces grammairiens composaient des Dictionnaires analogues à ceux dont nous nous servons aujourd'hui ; l'un de ces dictionnaires était formé de plus de 60 volumes.

La définition de chaque mot y était accompagnée de citations empruntées aux auteurs classiques arabes. Ils avaient aussi des lexiques grecs, latins et hébreux, ainsi que des encyclopédies telles que le Dictionnaire historique des sciences de Mahomet-Ibn-Abdallah de Grenade.

Je pourrais écrire cent pages encore sur la valeur scientifique des

Arabes, mais à quoi bon fatiguer le lecteur par de plus nombreuses citations ?

Celles que je viens d'énumérer suffisent à mes yeux pour établir que l'Islamisme a tenu une grande place dans le monde et que l'humanité doit lui être reconnaissante.

On ne saurait trop déplorer que les écrivains modernes aient systématiquement cherché à nous faire oublier nos obligations scientifiques envers le monde Musulman.

Il est certainement temps que nous le reconnaissions.

Une injustice fondée uniquement sur les préjugés et sur l'orgueil national ne peut durer éternellement, surtout à une époque où le souve-

rain par son exemple travaille tous les jours à faire disparaître les rancunes d'antan.

III

Quatre ans après la mort de Justinien, en 569, naquit à la Mecque, en Arabie, celui de tous les hommes qui a exercé la plus grande influence sur la race humaine, Mahomet. Mahomet arracha sa patrie au fétichisme, au culte d'une pierre météorique, et à la plus basse idolatrie.

Mahomet possédait ces qualités qui, réunies chez un seul homme, ont plus d'une fois décidé les destinées des empires ; à la fois prédicateur et soldat, il était éloquent dans la chaire et vaillant sur le champ de bataille. Sa théologie était on ne peut plus simple :

« Il n'y a qu'un Dieu, » disait-il.

Mahomet prêchait cette grande et solennelle vérité de l'unité de Dieu, ne s'engageait point dans de vaines discussions métaphysiques; il travaillait à améliorer l'état social de sa nation par de simples prescriptions relatives à la propreté du corps, à la sobriété, au jeûne et à la prière. Il estimait au-dessus de toutes choses l'aumône et la charité. Faisant preuve

d'une tolérance que le monde ne connaissait plus depuis longtemps, il admettait que les hommes peuvent faire leur salut en telle religion qu'il leur plaît, pourvu qu'ils soient vertueux; il lui fut donc facile de conquérir les trois quarts de la race humaine. Aujourd'hui encore, et après plus de mille ans, l'Afrique et la plus grande partie de l'Asie restent fermement attachées à l'Islamisme.

L'Europe, ainsi que le dit Monsieur Eugène Melchior de Voguë, dans sa remarquable étude, « *Les Indes Noires* » publiée par la Revue des Deux Mondes, 1er Novembre 1890, en parlant du partage de l'Afrique par les puissances européennes.

« *Il manque partout un redoutable*

co-partageant, une puissance qui n'a pas de lieu défini, pas de représentant diplomatique, pas de drapeau, mais mieux ou pire, un symbole religieux; cette puissance est l'Islam ».

« De tous les phénomènes historiques du XIXe siècle, le plus considérable sera peut-être la renaissance et le progrès de l'Islam dans le continent noir. Il retrouve dans ses anciens foyers arabes une vitalité inattendue; il allume sans cesse de nouveaux feux chez les nègres, c'est une seconde hégire. Le sort des races noires va se jouer entre la civilisation européenne et la foi musulmane et le gain de la partie n'est rien moins que certain pour nous. »

Le judicieux Barth disait déjà, il y a quarante ans : « Je crois à la vitalité de l'Islamisme pourvu qu'un réformateur vienne le régénérer ». Quelques années ont suffi pour donner raison à Barth.

Aujourd'hui, l'un des hommes qui connaissent le mieux ces questions conclut ainsi son livre « Somme toute, le fait qui domine l'évolution moderne du monde Islamique est le prodigieux mouvement de rénovation, de propagande qui s'accomplit en Asie, en Afrique surtout ». (1)

Géographiquement, les deux tiers de l'Afrique appartiennent à l'Islam ; en dehors de quelques agents et

(1). — *L'Islam au XIXe Siècle*, par le capitaine Le Chatelier (Ernest Leroux, Paris.)

négociants européens, c'est le seul culte professé par cent races diverses, au nord d'une ligne d'autant plus difficile à préciser qu'elle avance chaque jour vers le Sud. M. Banning estimait, il y a deux ans, que cette ligne frontière pouvait être tracée du cap Vert à Zanzibar. Elle est certainement débordée aujourd'hui, au centre et sur les ailes. Le réduit central de l'Islam est fortement retranché au nord de l'Afrique, dans le triangle compris entre Tripoli, le Ouadaï et le Soudan Egyptien. Sur cette aire inaccessible à l'Européen, la foi brûle comme aux premiers jours de la prédication musulmane ; là, comme au Maroc, cette autre citadelle de la foi, elles sont le véritable pouvoir religieux et

politique. Toutes ces régions obéissent docilement au mot d'ordre des Senoussiya de la Tripolitaine, des Kadriya du Soudan égyptien.

Du réduit central, l'Islam rayonne en tous sens.

Comment expliquer cette facilité de propagande ? C'est un fait sur lequel les meilleurs observateurs s'accordent. Il y a présentement chez la race noire un éveil confus, un besoin d'ascension à des échelons de vie supérieure ; le Mahométisme, qui demande si peu à ses néophytes, répond à ce besoin.

J'ai rapidement esquissé ce qu'a fait Abdul-Hamid pour la prospérité de l'Empire ; j'ai dit ce qu'a été la science Islamique autrefois et fait

pressentir l'avenir qui est réservé à la Turquie, ma patrie d'adoption.

Pour moi qui vis en Orient depuis bientôt vingt-trois ans et qui ai étudié les hommes et les choses du pays, je puis dire, sans crainte d'être démenti, que la Turquie, une fois ses voies ferrées d'Europe et d'Asie mises en exploitation, une fois que des routes seront créées un peu partout, que des fabriques seront établies dans les différents centres de l'empire, comme il en existe quelques-unes dans les environs de la capitale et que le commerce reprendra son essor d'autrefois, la Turquie, dis-je, sera le grenier de l'Europe.

En terminant ce petit travail, je déclare à mes détracteurs habituels,

pour n'être point accusé de me parer des plumes du paon, ce qu'ils ne manqueraient pas de faire pour mon plus grand bien, que j'ai puisé largement mes renseignements dans: *Les Soirées de Constantinople* de M. Charles Mismer, une connaissance de vingt ans.

Dans la remarquable étude : *Les Indes noires*, par Eugène Melchior de Voguë, (Revue des Deux-Mondes, 1er Novembre 1890);

Dans le magnifique ouvrage de M. J. W. Draper : *Histoire du développement intellectuel de l'Europe* ;

Dans l'ouvrage de M. le capitaine Le Chatelier, *L'Islam au XIXe siècle* (Ernest Leroux, Paris);

Dans les remarquables histoires de Sédillot, de Duruy.

J'ai pris dans ces travaux les parties qui convenaient à mon étude.

L'histoire ne s'invente pas; les hommes qui ont travaillé à illustrer leur siècle appartiennent à l'humanité tout entière, les dates comme les événements historiques sont du domaine public. En écrivant cette étude je n'ai point voulu faire œuvre d'érudition ; j'ai voulu simplement rendre hommage à ma seconde patrie.

Je voudrais vivre assez longtemps pour voir les progrès accomplis et dire aux détracteurs de la Turquie.

Voilà ce qu'a fait Abdul-Hamid ;

voilà le pays que vous avez dénigré systématiquement.

ALLAH KERIM

P. BAUDIN.

Constantinople, le 15 Juillet 1891.

Paris. -- Imprimerie G. ROUGIER
11, rue du Regard. 11.